

Éric Pessan

Petit traité de style et de politique

Alfred Le Poittevin, avocat et poète, mort en avril 1848 aurait assez vite disparu des histoires de la littérature s'il n'avait été un ami de Gustave Flaubert, avec lequel il a échangé un assez grand nombre de lettres (on connaît 40 lettres manuscrites de Flaubert, et 16 réponses de Poittevin). Ainsi, le 20 septembre 1845, Flaubert écrit à son ami : « *J'ai lu hier soir dans mon lit le 1^{er} vol. de Le Rouge et le Noir, de Stendhal. Il me semble que c'est d'un esprit distingué & d'une gde délicatesse. Le style est français. Mais est-ce là le style le vrai style ce vieux style qu'on ne connaît plus maintenant¹.* »

À lire Flaubert, Stendhal serait dépositaire du vrai style, ce vieux style français, il serait donc de droite si l'on en croit une rumeur insistante selon laquelle l'effort stylistique serait un marqueur d'idées politiques. Seulement, Stendhal lui-même se déclarait volontiers adhérent du centre-gauche, sauf en art, où ses *opinions, en peinture, sont celles de l'extrême gauche*, comme il l'écrit lui-même dans sa critique du Salon de 1824².

Allons bon, le précieux Stendhal écrit comme un type de droite, se définit au centre et considère ses goûts esthétiques à l'extrême gauche ?

Le style est-il de droite ? Si j'en avais le courage, je pourrais écrire un texte argumenté pour répondre à la question ; il me faudrait d'abord définir ce qu'est le style pour, ensuite, voir comment cette part de liberté laissée dans l'expression peut augurer du positionnement politique de son auteur ; en partant de l'idée reçue selon laquelle le minimalisme, le degré zéro, voire la platitude de l'expression seraient à gauche, tandis que l'emphase, la phrase longue, le lyrisme et l'emploi d'un vocabulaire compliqué seraient des marqueurs d'une pensée ancrée à droite.

À ce niveau-là de mon exposé, je citerais des exemples puis des contre-exemples afin de démontrer que toute pensée basique est faussée. Le regretté Antoine Emaz³ au sujet de Pierre Bergounioux écrivait : « *Bergounioux par exemple est tout autant capable d'une envolée de lignes avec concordance des temps sans faille que d'un brusque stop sur une phrase averbale de trois-quatre mots courts* ». Bergounioux qui peut construire d'impeccables phrases à l'architecture classique s'est assez exprimé sur l'état du monde pour que l'on puisse en déduire qu'il est de gauche, voire d'extrême-gauche. Il n'entre pas dans les cases où l'on voudrait ranger les auteurs.

Et en conclusion, je dirais que toute assertion qui partage le monde en deux camps (« *ceux qui ont un pistolet chargé et ceux qui creusent⁴* ») est au mieux une paresse, au pire une malhonnêteté.

Seulement, le débat m'ennuie un peu et j'ai envie d'en revenir à celle dont la soi-disant absence de style a été mille fois dénoncée par les pisse-froids : Annie Ernaux. Ce que l'on reprochait à Annie Ernaux, ce serait quoi ? L'usage de phrases courtes, d'un vocabulaire simple ?

Justement, dans la préface de son anthologie *Tout le monde se ressemble⁵*, Emmanuel Hocquard, cite la poétesse Russe Anna Akhmatova qui écrivait : « *Le poète travaille sur un matériau si difficile : la parole... Vraiment, rendez-vous compte : le poète doit travailler avec les mots dont se servent les gens pour s'inviter à prendre le thé.* »

Et Hocquard ajoute : « *Je trouve cette remarque désobligeante envers les buveurs de thé. Personnellement, je n'aime pas le thé mais il ne me viendrait pas à l'esprit de reprocher à ceux qui en boivent d'utiliser les mêmes mots que ceux dont je me sers pour écrire. Et si justement, c'était une chance – et non un handicap – que les mots qui servent à écrire de la poésie soient les mêmes que ceux dont on se sert pour s'exprimer dans la vie de tous les jours ? Et si, on renonçait, vraiment, à vouloir donner un sens plus pur aux mots de la tribu ?* »

Annie Ernaux utilise les mots de la tribu pour ce qu'ils sont : des mots communs et familiers. On peut être poète en utilisant ces mots communs, tout comme on peut être romancier et artiste en utilisant le langage qui sert à boire le café ou à commander un verre de blanc dans un troquet. Et ce n'est pas si facile d'utiliser les mots de la tribu, les constructions syntaxiques quotidiennes, c'est un travail, c'est une écriture, c'est un style à part entière, en fait, c'est-à-dire (au risque de me répéter) l'usage d'une liberté servant à s'exprimer tout en restant dans les normes et règlements de la langue. En vérité, lorsque je lis Annie Ernaux, je lis une écriture, singulière, c'est-à-dire un style, son style à elle, qui refuse la grandiloquence comme la prétention, mais qui – parce qu'il l'objet d'un choix et d'un travail – correspond exactement à ce que l'on peut définir comme étant un effort de style ; on aboutit donc à un joli sophisme : puisqu'elle a incontestablement du style, Annie Ernaux est donc de droite (si vous lisez un jour ces lignes, Annie, j'espère que vous me pardonneriez).

Le débat devient alors un peu vain, je crois que ce que l'on reproche à Annie Ernaux (outre le fait d'être une femme, mais ceci est une autre histoire) ce n'est pas d'avoir un style de gauche, mais d'être de gauche, de creuser l'infra-ordinaire⁶ des sensations et du quotidien, de se préoccuper de justice sociale et de donner une histoire aux gens qui, autrefois, n'en avait pas.

La littérature de notre époque jouit d'une immense liberté, elle est dense, diverse, contradictoire, il faut une sacrée prétention ou un sacré aveuglement pour oser dire que l'on sait détecter à coup sûr la pensée politique d'un auteur en lisant une poignée de phrases écrites de sa main. Pour ma part, je pense que les gens qui divisent les gens en deux camps sont forcément de droite.

¹ La correspondance de Flaubert, avec fac-similé de chaque lettre, est disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://flaubert-v1.univ-rouen.fr>

² « Salon de 1824 », in *Mélanges, III - Peinture, Œuvres complètes* (Édito-Service, Genève, 1972, pp. 5 et 7).

³ *Cuisine*, Publie.net.

⁴ *Le bon, la brute et le truand*, Sergio Leone.

⁵ POL, 1997.

⁶ George Perec, *L'infra-ordinaire* (Seuil, 1989).

Éric Pessan est né en 1970 à Bordeaux. Auteur d'une cinquantaine de romans, nouvelles, pièces de théâtre, fictions radiophoniques, recueils de poèmes et essais, dont récemment : *Qui verrait la terre de loin*, roman (Fayard, 2022), *Le long des fissures* (avec Patricia Cartereau, L'Atelier Contemporain, 2023), *Untoten* (L'Attente, 2023), ainsi que d'ouvrages pour la jeunesse : *Le Poème de Fernando* (Thierry Magnier, 2022).